

Il n'y avait pas à parlementer. Le vicomte Paul était le maître.

L'abbé Romorantin lui-même céda de bonne grâce.

Cinq heures sonnant, heure militaire, au moment même où l'huissier criait là-bas : "Madame la préfète est servie," Sapajou, en livrée d'apparat, vint annoncer que "la soupe était sur la table".

Il fut grondé, car le vicomte Paul savait son beau monde, mais on lui permit de prendre place parmi les petits fermiers, rangés comme des piquets et plus rouges que des coquelicots. Il promit de dire une autre fois : "Monsieur le vicomte est servi".

Le vicomte Paul s'assit entre Fanchon, qui représentait toutes les dames, et le général Joli-Cœur. Fanchon avait apporté un énorme paquet d'images.

Vis-à-vis du vicomte était la petite Lotte, entre M. Galapian et l'abbé Romorantin.

— Enlevez la soupe ! commanda le vicomte Paul. C'est fête. On n'est pas forcé de manger le potage !

IX

Lotte.

Là-bas, à la préfecture, madame la maréchale de camp avait dit, à propos du colonel comte Roland de Savray et de Louise, sa belle comtesse, filleule du roi Louis XVIII :

— Il y a plus d'une histoire, celle du Juif errant est drôle !

Bien des gens pourront se demander quel rapport existait entre le brillant bonheur de ces jeunes époux et le Maudit de la légende populaire.

Cependant il y avait ici dans le pavillon, vis-à-vis du vicomte Paul, une jolie et frêle créature, douce comme le mélancolique sourire des saintes, que les gens de la maison et aussi les gens du pays appelaient "la fille du Juif errant".

Lotte semblait avoir de huit à dix ans. Elle était grande pour cette âge. Ceux qui la connaissaient prétendaient qu'on l'avait toujours vue ainsi. Depuis longtemps, bien longtemps, elle avait toujours de huit à dix ans. Certains disaient : "depuis onze ans" !

Elle parlait peu. Ses grands yeux bleus rôvaient souvent et souvent prisaient. Ses cheveux d'un blond doré tombaient en masses soyeuses sur la transparente pâleur de ses joues.

Il y avait autour d'elle comme un froid, un mystère, une frayeur — et un charme.

Seuls, la comtesse Louise et son fils Paul l'embrassaient de bon cœur.

X

Mystère.

Et bien des choses se disaient tout bas, dans la maison, dans le pays, à Paris même, où le colonel comte de Savray était fort bien en cour.

La jeunesse du comte Roland avait été orageuse, pour employer un mot consacré. C'était un joueur effréné. Je l'ai déjà dit, répétons-le.

Sous l'Empire, au temps où il n'était que sous-lieutenant, Joli-Cœur l'avait trouvé pendu à un portemanteau, dans sa chambrette. Il s'était brûlé deux fois la cervelle, — mais à moitié seulement. A Lyon, il s'était jeté dans le Rhône, un soir qu'il avait perdu sur parole et qu'il n'avait pas de quoi payer.

Après ces diverses aventures, on s'étonnait quelque peu de le voir d'une santé si florissante.

Un soir, à Lamballe, dans le département des Côtes-du-Nord, où il tenait garnison, il tomba épris d'une jeune fille très-noble et très-pauvre. C'était vers 1812. On se méquait beaucoup alors de Mlle Louise de Louvigné, filleule de Louis de Bourbon, comte de Mittau, que les voltigeurs de Louis XV s'obstinaient à nommer le roi Louis XVIII.

En France, il ne faut jamais se moquer de personne, surtout des rois.

Le sous-lieutenant Roland de Savray demanda la main de Louise de Louvigné et l'obtint. A eux deux, selon le langage de Lamballe, ils faisaient la maison Misère et compagne.

Ici, selon l'ordre chronologique, devrait prendre place l'histoire à laquelle Mme la maréchale de camp faisait allusion dans le salon de la préfecture : l'histoire du Juif errant. Mme la maréchale de camp avait parlé de cette histoire comme on accuse certaines gens d'avoir de la corde de pendu dans leur poche.

Au lieu de dire l'histoire du Juif errant, nous allons avouer une chose singulière. Ce mot de Juif errant était sévèrement pros crit dans la maison du colonel comte de Savray. Le vicomte Paul, qui aimait de passion les légendes et qui les savait toutes, grâce à Fanchon Honoré, sa nourrice, laquelle possédait la plus belle collection d'estampes à un soir qu'il fut en Touraine, le vicomte Paul ignorait la légende du Juif errant.

Jamais devant lui on n'avait donné à son amie Lotte ce sobriquet bizarre : la fille du Juif errant.

Et un jour que dame Fanchon ber-

gait le vicomte Paul, tout petit enfant, avec la complainte si connue :

Est-il rien sur la terre
Qui soit plus surprenant
Que la grande misère
Du pauvre...

Ce jour-là, disons-nous, la sonnette de Louise l'avait interrompue au moment où elle allait achever le quatrième vers.

Et la jeune comtesse, si douce d'ordinaire, lui avait dit sévèrement :

— Madame Honoré, si vous voulez rester avec nous, ne chantez jamais cela !

XI

Divers effets de chambertin.

On allait bien autour de la table, dans le pavillon ! Ce n'était pas du vin d'enfant qui se buvait. Wellington pouvait venir. Il y avait quelqu'un pour le recevoir.

L'abbé Romorantin parlait politique avec M. Galapian, et ils se disaient mutuellement des choses pénibles, comme tous les gens qui ne sont pas du même avis et qui parlent politique. L'abbé défendait le trône et l'autel, Galapian demandait ce que cela rapporte. Les opinions de ce galant homme devançaient son époque. Il était déjà libéral à la façon d'un compte courant de 1848.

Devant le colonel il gardait une prudente mesure, mais le colonel n'était pas là, et le chambertin délie la langue.

Les petits paysans tourangeaux s'en donnaient à cœur joie et parlaient tous ensemble. Sapajou racontait les malheurs de sa famille. M. Galapian, dévoilant des tendances factieuses, criait : Vive la charte, à bas le charretier ! — Joli-Cœur racontait ses campagnes ; dame Fanchon radotait son jeune temps ; le vicomte Paul eût donné la maison toute entière et la préfecture aussi pour que Wellington débouchât sur la route avec cent mille Anglais. Il leur eût jeté les bouteilles à la tête.

Lotte seule était froide et douce comme toujours. Il n'y avait eu que de l'eau pure dans son verre. Ses paupières tombaient demi-closes sur l'azur de ses grands yeux qui rêvaient. Ses longs cheveux encadraient de boucles légères la diaphane blancheur de sa joue.

— Chante, nourrice ! ordonna le vicomte Paul qui voulait avoir toutes les joies.

Fanchon ne demandait pas mieux. Elle prit dans sa poche un gros rouleau de complaintes et mit ses lunettes sur son nez.